



DÉSESPÉRANCE

DEVANT UN CHRIST EN BRONZE

A mon ami Frid-Olin

Mon âme est triste et je pleure
Quand j'entrevois l'avenir
Qui de loin a marqué l'heure
Celle, hélas ! du souvenir....

Je mourrai dans le silence,
Et sur mon funèbre lit,
Je n'aurai pas l'espérance
D'échapper au morne oubli !

Alors, pourquoi Divin Maître
Avoir mis l'ambition
Dans mon cœur, dans tout mon être ;
Veux-tu ma damnation ?

Où veux-tu le sacrifice
Grand, de l'orgueil de penser ?
Demandes-tu le supplice
Douloureux de s'abaisser ?

Et, de ne pas laisser trace
De son passage ici-bas ;
D'être un atome de race
Mais par soi, n'exister pas ?

De fuir tout : plaisir et joie
Femme, ivresse et volupté,
Pour devenir l'humble proie
De l'affreuse austérité ?....

Non, non, non, Dieu créateur,
Tu ne demandes pas tant
Dis.... Dis.... à ton serviteur :
Les hommes te font méchant ?....

Christ ! ta lèvres ne prononce
—Lèvre froide de métal—
Pas un mot, pas de réponse....
Christ ! ton silence est fatal.

LE CHAPEAU NEUF



Les heureux du jour qui
achètent des chapeaux tous
les mois n'ont jamais de
chapeaux neufs ; ou, si
vous préférez, ils n'ont ja-
mais de chapeaux vieux, ce
qui revient au même.

La première condition à
remplir pour avoir un cha-
peau neuf, c'est d'en possé-
der un vieux.

Russiez-vous acheté le
plus luisant de tous les chapeaux, si vous n'avez
conservé l'autre pour un cas extrême, il vous est
impossible de pouvoir dire, en vous adressant à
votre valet de chambre ou à votre portier :

—Donnez moi mon chapeau neuf.

Vous dites : "Donnez moi mon chapeau," et
cela sans emphase et sans fierté, sans ajouter ce
mot *neuf* qui fait l'orgueil de ce monsieur qui n'a-
chète qu'un chapeau par an.

Ce couvre-chef annuel est un événement dans la
maison.

Le monsieur le lustre avec son coude, souffle
dans les poils pour savoir si c'est de la *vraie* soie,
en coiffe son genou, qu'il détire ensuite pour cam-
brer la forme ; ceci fait, il le présente avec orgueil
à sa femme.

—Tiens, dit-il, c'est un d'Orsay. Comment le
trouves-tu

—Je le trouve petit et ridicule.

—Tu n'y connais rien, répond le mari avec fa-
tuité, tu n'y connais rien : les femmes, vous ne
trouvez jamais bien.... rien.

—Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout,
mon cher ? Ce n'est pas moi qui le porterai.

Le monsieur remet son chapeau dans un étui de
papier, puis dans un fourreau de carton et l'en-
ferme dans une armoire en se promettant de porter
encore le vieux pour aller à son bureau.

Un matin, le monsieur dit à sa femme :

—Si je mettais mon chapeau neuf pour aller
chez Dubief ?

—Dame ! ça te regarde ; si ça te fait plaisir....

—Ça me fait plaisir sans me faire plaisir.

—Alors ne le mets pas.

—Je ne l'ai pas acheté pour en faire des con-
serves.

—Alors mets-le, que veux-tu que je dise !

Le monsieur grogne un instant à propos des
femmes qui ne répondent jamais à ce qu'on leur
demande, et part pour chez Dubief.

Madame, pensive et inquiète, s'approche de la
fenêtre.

—Mon Dieu ! dit elle, quelle singulière idée
Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf !
Voilà qu'il va pleuvoir.

Pas singulière : fatale idée, aurait dû dire la
dame ; il pleut beaucoup, beaucoup.

Edouard a quitté Dubief au boulevard du Tem-
ple, et il est en train de se dire qu'il y a loin du
boulevard du Temple à la rue de l'Arcade,—ce qui
est tout à fait vrai.

Comme il ne veut pas gâcher son chapeau neuf,
il entre dans un café, attendre que la pluie cesse.

La pluie, qui n'a d'ordres à recevoir de per-
sonne, continue.

Heureusement pour Edouard, un de ses amis
arrive. Il lui conte son cas, et ils font une partie
d'échecs pour faire passer le temps.

L'ami gagne un louis et s'en va. Edouard pense
que, puisqu'il pleut toujours, il vaut mieux dîner
là ; au moins il n'abîmera pas son chapeau. Le
dîner est détestable, mais il lui coûte douze francs.

—Madame, dit la bonne, voici qu'il est huit
heures, monsieur ne rentrera pas ; madame veut-
elle que je serve le dîner ?

—Servez.

Depuis le matin, madame est absorbée, elle n'a
qu'une pensée, une seule, mais qui devient terrible
pour sa persistance : "Quelle singulière idée
Edouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf !"

Il pleut toujours. Le monsieur qui a un chapeau
neuf entre à l'Ambigu, pour ne pas rester toujours
au café et ne pas abîmer son chapeau.

—Au théâtre, pense-t-il, je passerai la soirée
sans rien dépenser.

C'est une excellente idée ; seulement, elle lui
coûte cinq francs.

Il est minuit ; madame est rongée par l'inquié-
tude, elle veut envoyer sa bonne à la préfecture de
police pour qu'on fasse des recherches ; monsieur
a peut-être été victime de quelque accident !

La bonne affirme qu'il vaut mieux attendre un
peu, monsieur ne saurait tarder.

En effet, monsieur arrive à une heure après mi-
nuit, monsieur est trempé jusqu'aux os, il ruisselle
comme un tonneau d'arrosage ; il ôte son ha-
bit ; sa chemise fume ; son chapeau, ce chapeau
si brillant, si lustré, si cambré, si coquet, a l'air de
sortir des bains à quatre sous ; il n'a plus forme
descriptible, et volontiers on le prendrait pour un
chien noir décédé, suivant le fil de l'eau. Et pour-
quoi ce grand désastre, je vous prie ? Mais parce
qu'Edouard, au sortir du théâtre, n'a point trouvé
de voiture ; il a pensé que sa femme serait in-
quiète, et il est parti en courant, parce que voyez-
vous, pour tous les chapeaux du monde, Edouard
ne voudrait pas inquiéter sa femme.—Brave gar-
çon, va !

—Mais pourquoi viens tu si tard ?

—Mais parce qu'il pleuvait ; je ne voulais pas
abîmer mon chapeau.

—A quelle heure as-tu quitté Dubief ?

—A midi.

—A midi ! et où as-tu été ensuite ?

—Au café.

—Et où as-tu dîné ?

—Au restaurant.

—Eh bien, mais où as-tu passé ta soirée ?

—A la comédie.

—Je te remercie bien, par exemple ; dis donc
tout simplement que tu voulais te donner du bon
temps. Je m'en suis doutée quand je t'ai vu
prendre ton chapeau neuf.

—Si on peut dire ! Je ne voulais pas gâter mon
chapeau, voilà tout, tiens !

—Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture tout de
suite ?

—Dame ! je ne voulais pas dépenser de l'argent
inutilement.

—T'as donc dîné pour rien ?

—Non, mais....

—T'as boustifailé au café et partout pour rien,
et au spectacle aussi ?

—Mais laisse-moi donc t'expliquer....

—Laisse-moi donc tranquille.... tiens, tu me
fais mal.

—Hélas ! depuis ce temps, le monsieur qui avait
un chapeau neuf n'est pas heureux.

Si, par hasard, il ose faire une observation sur
les dépenses de sa femme, elle lui répond infailli-
blement :

—Est-ce que je dis quelque chose, moi, quand
tu dépenses des quarante francs pour toi tout seul,
comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Son dîner est toujours mauvais et froid, sa
femme ne rentre jamais à l'heure ; s'il ne sait pas
quand elle vient, il ne sait guère où elle va. Ou-
vre-t-il la bouche pour se plaindre, elle lui dit pour
justification :

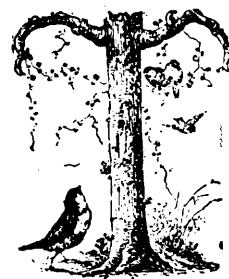
—Je ne te fais pas de scènes, moi, lorsque tu
me fais attendre des journées et des soirées en-
tières dans des inquiétudes mortelles, comme le
jour où tu as mis ton chapeau neuf !

Autrefois, lorsqu'elle quittait, à l'encoignure de
la rue, le fiacre qui la ramenait de la course au
bonheur, elle avait de petits remords bien gentils.
"Pauvre Edouard !" disait-elle. — Maintenant,
lorsqu'ils apparaissent de loin en loin, ces remords
usés, elle hoche la tête, se drapant dans son burnous,
franchit le trottoir, d'un coup de crinoline, en
murmurant :

—Bah ! après tout, je suis bonne ; est-ce que je
sais ce qu'il a fait, lui, le jour où il a mis son cha-
peau neuf ?

JULES NORIAC.

LE LOQUET



OUT le monde sait ce que
c'est qu'un loquet. On le
sait aussi en Limousin, et
pourtant par un de ces idio-
tismes dont chaque pro-
vince abonde, on appelle lo-
quet une clef. Pas la clef
d'une chambre, d'une ar-
moire, d'un secrétaire, mais
la clef de la porte ouvrant
sur la rue, ou sur la campa-
gne. Rien n'est commun à

Limoges et dans tout le Limousin comme d'en-
tendre dire à des personnes sachant leur langue :
j'ai oublié mon loquet, et, par loquet on entend la
belle et bonne clef, souvent lourde, d'une serrure
parfois compliquée.

Un jour, à Limoges, dans le salon d'une maison
de la haute bourgeoisie, Mme Bonnière félicitait
Mme Vaudon de la sagesse de ses deux fils dont
l'un venait de dépasser sa majorité et dont le plus
jeune allait atteindre dix-neuf ans. Quoique sin-
cères et cordiaux, ses compliments étaient accom-
pagnés de soupçons qui ressemblaient fort à des sou-
pirs de regret, sinon d'envie. Elle aussi, Mme